

Ainsi, quand je disais que les mots pouvaient être trompeurs, voire explosifs, je pensais déjà au mot Algérien lui-même. Car si aujourd'hui, il désigne les citoyens du pays que la France a quitté en 1962, il s'appliquait autrefois à tous les habitants de l'Algérie, à commencer par ceux que l'on appelle aujourd'hui les Pieds-Noirs.

Mais vous l'aurez compris, ce que nous nous proposons d'évoquer ce soir, ce ne sont pas les questions de nationalité, de politique ou d'administration, mais tout ce qui touche aux gens, à leur pensée, à leur expression, aux rapports humains, dans l'Algérie passée et actuelle.

132 années, donc, pendant lesquelles les femmes et les hommes qui vivaient là-bas allaient se rencontrer, se côtoyer à l'école, dans la rue ou dans le bled, apprendre à se connaître et bâtir ensemble un pays neuf.

Aussi, comment imaginer que cette mêlée d'âmes n'allait pas produire des effets sur le plan de la culture, du langage, de l'art et de la littérature ?

Tout comme l'identité américaine s'est forgée à partir de la vieille souche anglaise, une identité algérienne est née de la rencontre d'une multitude de communautés venues de tout le bassin méditerranéen (Provence, Languedoc, Espagne, Italie, Malte, etc.) mais aussi du nord de la France avec les déportés de la Commune ou les émigrés Alsaciens-Lorrains qui après la défaite de 1870 choisirent, pour rester Français, de s'exiler en Algérie. Tous ces immigrants allaient rencontrer les Berbères, les Arabes et les Juifs d'Afrique du nord.

Au début, ce fut la surprise, la curiosité, parfois l'hostilité mais parfois aussi la joie de voir la France chasser la régence turque présente depuis 1516.

Ce fut, bien sûr, le cas des milliers d'esclaves chrétiens libérés mais aussi des Juifs qui jusque là avaient le statut de Dhimmis c'est à dire qu'ils étaient soumis à une sorte de contrat régissant la vie des non-musulmans.

Petite parenthèse à ce sujet :

Reconnaisables par le costume qui leur était imposé, les juifs n'avaient pas le droit de porter des vêtements de couleur verte ou rouge (couleurs de l'islam et de l'étendard turc). De même la chéchia, le turban blanc et le burnous blanc leur sont défendus. Ils n'ont droit qu'à des vêtements sombres aux manches démesurées et doivent être chaussés de savates beaucoup plus courtes que le pied afin que le talon entier puisse être sur le pavé. Le 13 décembre 1788, on arrêta tous les juifs d'Alger qui avaient enfreint cet interdit et ils reçurent 300 coups de bâton sur la plante des pieds.

Après 18h, les juifs n'ont le droit de circuler que s'ils possèdent une autorisation. Ils ne peuvent avoir pour montures que des ânes ou des mulets, mais dépourvus de selle. Le cheval leur est interdit puisqu'il est un animal noble. Lorsque les juifs rencontrent un musulman, ils doivent lui céder le passage. Ils sont exclus de tous les lieux publics fréquentés par les

musulmans à l'exception des bazars où ils possèdent des commerces. Aux fontaines, ils doivent laisser passer les musulmans, même si ceux-ci sont arrivés après eux. A ces humiliations, il faut aussi ajouter des massacres de juifs de temps à autres. C'est dire à quel point pour cette communauté juive d'Afrique du nord, l'arrivée de la France fut une délivrance.

Dès lors, donc, des peintres, des écrivains, de simples voyageurs curieux partirent là-bas découvrir l'Orient. C'est ce qu'on a appelé l'époque orientaliste. Ils allaient en fait chercher les clichés qu'ils avaient déjà en tête, regrettant même parfois que la civilisation européenne vienne troubler ces images du « bon sauvage » qu'ils étaient venus vérifier.

D'autres, philosophes ou politiques, comme Jules Ferry, se voyaient investis d'une mission civilisatrice et prétendaient imposer outre-Méditerranée leur modèle de développement, leurs valeurs et leur culture.

Et en fin de compte, tous étaient dans l'erreur car la culture et les valeurs d'un peuple ne se décrètent pas a priori. Elles se forment et s'expriment progressivement dans les rapports entre les hommes et, au cas particulier, entre ceux d'Orient et ceux d'Occident.

En Afrique du nord, les ingrédients pour cette éclosion culturelle étaient déjà riches et anciens. Car cette terre vit défilier au cours des siècles de nombreuses civilisations, parfois dans de longues périodes et qui la marquèrent de leur empreinte. Comme l'a écrit Boualem Sansal dans la préface du *Sel des Andalouses* : « Une mère n'y retrouverait pas ses petits. Berbère et juive elle fut à l'origine, puis phénicienne, ensuite romaine, païenne et chrétienne, puis vandale, byzantine, arabe et musulmane, espagnole, ottomane, française, musulmane et de nouveau chrétienne, et enfin algérienne ».

Des auteurs grecs, latins, berbères (comme Saint Augustin ou Juba II), puis arabes (comme Ibn Khaldoun), Espagnols (Cervantès) avaient déjà écrit sur ces territoires et leurs populations.

N'oublions pas que l'Afrique du nord fut romaine pendant 5 siècles, à partir de 146 avant Jésus Christ.

N'oublions pas non plus que seuls les Berbères étaient les vrais autochtones de cette contrée qui, après les Romains, fut occupée par les Vandales et les Byzantins, puis les Arabes (au VII^{ème} siècle), et ensuite les Turcs.

J'ai évoqué Cervantès, le grand écrivain espagnol auteur de Don Quichotte. Il fut prisonnier des pirates barbaresques, comme des dizaines de milliers d'autres personnes enlevées pour en faire des esclaves.

Le pillage des bateaux européens fut d'ailleurs l'une des causes de l'expédition française à Alger.

On doit aussi quelques écrits à des scientifiques envoyés en mission par les Rois de France : médecins, géographes, naturalistes, etc.

Avec le débarquement de la flotte française à Sidi Ferruch, le 14 juin 1830, et la prise d'Alger, ce fut naturellement le temps des militaires. Ils écrivirent beaucoup sur la découverte de cette régence turque d'Alger qui deviendra l'Algérie.

L'un d'eux créa même le premier journal français d'Algérie : « L'estafette d'Alger ».

Sur les pas de ces militaires vont aussi débarquer des écrivains et des journalistes appelés par les généraux pour graver leurs mémoires dans le marbre de l'histoire. Ce fut, par exemple, le cas de Charles Nodier, chargé par le Duc d'Orléans d'écrire le récit de l'Expédition des Portes de fer.

Puis arrivèrent ces voyageurs, peintres, romanciers ou poètes dont je parlais précédemment, curieux d'exotisme oriental.

Comme le résumait Pierre Martino : « *Chacun apporta de France son Algérie toute faite et, comme ils passèrent presque tous très vite, ils n'eurent que très peu à la retoucher* ».

Venus se gaver d'images exotiques, ils ignorent les Français, les militaires dont la présence gêne même leur recherche d'orientalisme. « *Un pays superbe*, écrit Théophile Gautier, *où il n'y a que les Français de trop* ».

C'est dans cette catégorie que l'on peut classer Eugène Fromentin (*Un été dans le Sahara*), Alphonse Daudet (*Tartarin de Tarascon*), Maupassant (*Au soleil*), les frères Goncourt, Flaubert, Feydeau, Loti, mais aussi Gide pour qui l'ivresse de l'exotisme ira jusqu'à celle des sens...

En peinture également, toute une génération va éclore avec des tableaux comme ceux de Delacroix ou Etienne Dinet qui ira jusqu'à se convertir à l'Islam.

Il faudra attendre le début du XX^e siècle pour que la littérature devienne plus réaliste et commence à s'intéresser au petit peuple naissant et à son langage, le « pataouète ».

C'est à ce moment-là qu'apparaissent les précurseurs de l'Algérianisme et en particulier un grand écrivain qui deviendra membre de l'Académie française en 1925 au fauteuil de Maurice Barrès : Louis Bertrand.

Bertrand arrive en Algérie en 1891, non pas pour un bref séjour touristique mais comme professeur de rhétorique au lycée d'Alger. Il va découvrir ce petit peuple composite, en particulier ces Européens d'Algérie qu'on appellera plus tard les Pieds-Noirs. Mais il découvre aussi les pistes du sud, Tipasa et les autres vestiges romains.

Il entendait, disait-il, fuir la tristesse du provincialisme français, l'idéal petit-bourgeois, l'académisme et les convenances.

Bertrand va se faire le chantre de cette nouvelle race française d'Algérie. Son œuvre est une véritable œuvre d'amour fondée sur l'exaltation des racines latines de cette civilisation naissante. Avidé de sensations nouvelles et fortes, il va trouver ce qu'il cherche dans ce peuple d'Algérie, neuf, né de la mêlée des races: « *Sortir de la stagnation française, vivre en joie et en gloire !* ». D'où ces nombreux romans hauts en couleurs, réalistes et truculents comme *Le sang des races*, *La Cina*, *Pépète le bien aimé*, *La concession de Mme Petitgand*, etc.

Extrait du Sang des races :

« Ce que j'aperçus d'abord, ce fut le labeur silencieux de la terre, les hommes qui la défrichaient, qui asséchaient les plaines marécageuses, qui semaient le blé, qui plantaient la vigne, qui bâtissaient... qui s'acharnaient à ce labeur souvent ingrat, en dépit des hiboux qui en prédisaient l'inutilité, malgré l'insouciance ou la malveillance de la Métropole, malgré les années de sécheresse et de mévente, où l'on était obligé de lâcher dans le ruisseau des flots de ce vin invendu qui avait tant coûté... Véritable mêlée cosmopolite de mercenaires, de colons, de trafiquants de toute sorte, ce sont eux que j'aperçus d'abord quand je cherchais l'Algérie vivante, active, celle de l'avenir... Cette ardente Afrique dont je courais les routes m'apportait comme un lointain pressentiment de la victoire. Je pensais déjà ce que je n'ai pas cessé de crier depuis : que la France, fatiguée par des siècles de civilisation, pouvait rajeunir au contact de cette apparente et vigoureuse barbarie ».

Pour Bertrand, ces hommes d'Algérie ne faisaient que renouer avec leurs racines latines d'Afrique après avoir coupé celles qui les rattachaient à leurs pays européens d'origine. En 1903, il écrivait : « *La véritable Afrique c'est nous les Latins, nous les civilisés... Mare nostrum : Qu'elle soit notre mer à tout jamais ! Défendons-la contre les Barbares, pour refaire l'unité de l'Empire* ».

Ce patriotisme terrien et cette exaltation de la latinité retrouvée lui ont cependant fermé les yeux sur les réalités profondes de l'Algérie. Tout en affirmant qu'il n'est pas « l'ennemi des musulmans », il exclue totalement la composante arabo-berbère de ce pays en création.

A la dignité et à la fière allure des Arabes, évoquée par des Orientalistes comme Fromentin, Bertrand oppose « *l'uniforme linceul de chaux de l'Islam... qui n'a apporté que la misère, la guerre endémique, la barbarie... et a détruit l'œuvre des Carthaginois et des Romains* ».

Il reconnaît toutefois que « *les vrais fils de la terre, les Berbères indigènes, ont résisté de leur mieux à l'envahisseur asiatique et oriental* ».

Un autre extrait du Sang des races :

« A travers le Méditerranéen d'aujourd'hui, je reconnus le Latin de tous les temps. L'Afrique latine perçait, pour moi, le trompe l'œil du décor islamique moderne. Elle ressuscitait dans les nécropoles païennes et les catacombes chrétiennes, les ruines des colonies et des municipes dont Rome avait jalonné son sol... Et voici qu'elle s'offrait à mes yeux sous un nouvel aspect. L'Afrique des Arcs de triomphe et des basiliques, l'Afrique d'Apulée et de Saint Augustin surgissait devant moi. C'est la vraie.

L'Afrique du nord, pays sans unité ethnique, pays de passage et de migrations perpétuelles, est destinée par sa position géographique à subir l'influence ou l'autorité de l'Occident latin. Il a fallu l'éclipse momentanée de Rome, pour que l'Orient byzantin, arabe ou turc, y implantât sa domination... L'hégémonie latine lui a valu des siècles de prospérité, une prospérité qu'elle n'avait jamais connue avant, et qui, enfin, lui a donné pour la première fois un semblant d'unité, une personnalité politique et intellectuelle ».

Si Bertrand a ouvert la voie aux Algérienistes en exprimant son admiration pour ce peuple neuf et vigoureux d'Algérie, ceux-ci s'en éloigneront à cause de sa vision partielle des réalités, de cet aveuglement dû à un sentiment exacerbé de la latinité.

Il a, certes, joué un rôle d'éclaireur... mais en n'éclairant qu'une partie du spectre culturel algérien.

D'autres écrivains ont également marqué cette évolution vers l'Algérianisme : C'est le cas d'Auguste Robinet, qui signait Musette. Né à Alger en 1862, il fut le premier à écrire dans la langue qui se formait, pour raconter la vie du petit peuple d'Algérie qu'il chérissait, à travers les aventures de son héros Cagayous. C'est aussi le cas de John Antoine Nau, qui obtint le premier le Prix Goncourt en 1913 pour son roman « Cristobal le poète » qui, lui aussi, exalte le petit peuple d'Alger, heureux de vivre, généreux, bruyant et passionné.

A propos de Cagayous, une de ses répliques est restée célèbre : « *Algériens nous sommes !* » répondait-il à ceux qui lui demandaient sa nationalité.

N'oublions pas, en effet, que ce mot Algérien désigna d'abord les Français d'Algérie, les autres étant les Indigènes.

Mais c'est surtout Louis Bertrand qui va donner à toute une génération d'écrivains l'élan qu'ils cherchaient et les aider ainsi à prendre conscience de leur différence, ouvrant ainsi la voie à l'Algérianisme.

3) L'Algérianisme

C'est donc d'abord un Courant littéraire, né au début XX^e siècle à Alger où quelques intellectuels prirent conscience que dans ce creuset que constituait l'Algérie française, une culture nouvelle et autonome était en train de naître.

Jean Pomier et Robert Randau furent les deux principaux artisans de ce courant.

- Pomier, né en 1886 à Toulouse, jeune attaché de préfecture nommé à Alger, est aussi poète. Il rencontre de jeunes écrivains comme Louis Lecoq, Charles Hagel ou René Hughes. Ils se réunissent fréquemment entre 1910 et 1914 mais la guerre interrompt leurs échanges qui ne reprendront qu'en 1920. Pomier écrivit surtout des poèmes et des articles. Sur ses vieux jours, revenu à Toulouse, il publiera plusieurs livres dont « Chronique d'Alger ou le temps des Algérianistes » dans lequel il racontera la naissance du mouvement algérianiste.
- Randau, de son vrai nom Robert Arnaud, est un vrai Pied Noir, né en 1873 à Alger. Malgré une carrière coloniale en Afrique noire, il garde le contact avec l'Algérie et notamment avec son ami Louis Lecoq. Quatre de ses romans ont pour thème l'Algérie : *Les Colons*, *Les Algérianistes*, *Cassard le Berbère* et *Le professeur Martin petit bourgeois d'Alger*. On a qualifié ces livres de « romans de la patrie algérienne ».

3.1) Les Caractéristiques de ce courant littéraire :

- L'Algérianisme se défend d'être une « école » au sens académique. « *Les écoles littéraires et les modalités de l'expression ne nous préoccupent pas outre-mesure*, disait Pomier dans la déclaration « Algériennement », publiée dans le premier numéro de la revue *Afrique*. *Il y a là un certain mandarinat qui ne saurait convenir à une pensée jeune, émerveillée de croître, et pour qui nulle beauté ne saurait dépasser la beauté de l'action : philosophie de force et de mouvement que nous n'avons pas l'outrecuidance d'avoir découverte mais qu'il nous a paru nécessaire de dresser aux frontons de l'art français d'Algérie*... « *Nous sommes Algériens et rien de ce qui est algérien ne nous sera étranger !* »

- L'Algérianisme se voulait donc un **mouvement d'approfondissement de l'autonomie de cette exo-France** qu'était l'Algérie.

Il fallait exprimer toute l'Algérie mais rien que l'Algérie.

Il ne s'agissait pas de jouer au séparatisme vis à vis de la France ni d'ignorer les indigènes. Sans rejeter la thèse bertrandienne de la latinité, le nouveau peuple devait englober les Arabes et les Berbères qui devaient pouvoir s'exprimer à l'intérieur du mouvement. Ainsi, Jean Pomier fut-il le premier à annoncer le roman que Hadj Hamou, « *Zohra, la femme du mineur* », était en train d'écrire sous le nom d'Abdelkader Fikri.

- Pour autant, les Algérienistes réfutent le goût de l'exotisme, l'orientalisme de bazar et le romantisme qu'ils jugent périmé. Moqueur, Pomier parle à ce sujet de « *la triade du chameau, du palmier et de la mouquère* ».

- Ce mouvement se voulait aussi, sous l'influence de Randau, « une philosophie de l'effort », un « effort d'âme » précisera Pomier. « *L'effort seul*, dit Randau dans son roman *Les Algérienistes*, est la plus haute des vérités et le but de toute philosophie ; l'effort est la jouissance réelle ; »

- On peut dire que l'Algérienisme était une sorte de « nationalisme culturel » visant à fédérer les différentes composantes de la population algérienne et donc à l'opposé de toute idée de communautarisme.

- **Les thèmes chers aux Algérienistes** : l'Algérie, son peuple, ses petits métiers, la rue, le bled, la mer, l'effort, la joie...

« *Une journée de promenade dans un faubourg d'Alger*, disait Randau, ou dans les vergers du Sahel, me suscite plus d'éléments d'écriture qu'une bibliothèque de documentation ».

Il disait aussi : « *Il n'y a pas de livre d'imagination. La littérature c'est la mêlée humaine, et dans la mêlée humaine, les plus beaux gestes appartiennent à la plèbe* ». (*Les Algérienistes*).

. **Leur style** est spontané, non académique et il fait place au langage en création.

- Parmi les écrivains algérienistes, on peut aussi citer : Paul Achard (*L'homme de mer*), Lucienne Favre, Ferdinand Duchêne, Elissa Rhaïa (*Les juifs, Le café chantant*), René Janon (*Hommes de peine et filles de joie*), ou encore Marcello Fabri.

Ce jeune courant littéraire, jusque là informel, va commencer à se structurer en 1920. Son premier acte est la publication d'une **anthologie** intitulée « **De treize poètes algériens** » et contenant des poèmes de ces

pionniers de l'Algérianisme : Charles Courtin, Charles Hagel, Louis Lecoq, Albert Tustes, Robert Randau, Alfred Rousse, etc.

La préface de ce recueil constitue un véritable Manifeste algérianiste.

Signée par Randau, elle précise que la mission de ce livre est de « *Faire surgir du sol natal une intellectualité* », de reconnaître « *l'autonomie esthétique du jeune peuple franco-berbère* ».

« *Il doit y avoir une littérature nord-africaine parce qu'un peuple qui possède sa vie propre doit posséder aussi une langue et une littérature à lui* ».

Je vous propose un petit extrait du roman de Randau « Les Algérianistes » :

« *Les plages, jusqu'au-delà de Guyotville, la cité des primeuristes aux blancs cottages, étaient ocellées de campements autour desquels jouaient et se rigolaient des familles de citadins, de colons, de bourgeois, de journaliers, de calicots, de maraîchers ; ceux qui dansaient à la guitare ou à l'accordéon chantaient des cantilènes ; les langages s'entrecroisaient ; l'un criait au vin en catalan et ses camarades brindaient à lui en patois piémontais, l'autre quémantait du fromage en dialecte sarde et des Lucquois se moquaient de lui ; des Provençaux farandolaient, claquaient des doigts à mesure et leurs monômes se heurtaient à des Maltais, à des Valenciens, à des Grecs ; des Corses se querellaient avec une bande pouilleuse de Siciliens au regard tragique ; de nombreux indigènes, chéchia en bataille et brin de jasmin dans la narine gauche, se mêlaient à la foule et banquettaient avec elle... ».*

Pour compléter ces citations, voici encore deux phrases de Randau extraites de lettres adressées en 1931 à son ami Louis Groisard :

« *Il y a en Afrique du Nord de très beaux tempéraments d'artistes, des poètes enthousiastes, de robustes écrivains de prose. Leur mission est de révéler au monde nos compatriotes, notre façon propre de vivre. C'est là la définition de l'Algérianisme* ».

Et il ajoute :

« *Nous sommes des initiateurs, les pionniers d'une pensée française originale dans des pays encore retardataires bien que méditerranéens. Nos pères ont défriché le sol ; les fils défrichent l'esprit* » !

3.2) La structuration du mouvement algérianiste :

Les Algérianistes, au premier rang desquels Jean Pomier, décidèrent

d'encourager l'expression de ce jeune mouvement et de ses auteurs en se dotant de trois **moyens d'action** :

- **L'association des écrivains algériens**, créée en 1918, et dont le 1^{er} Président sera Louis Lecoq.

- **Le Grand prix littéraire de l'Algérie**, créé en 1921, et décerné pour la première fois à Ferdinand Duchêne pour son roman « Thamilla », paru chez Albin Michel. Le dernier de ces prix sera décerné en 1954 à Marcel Moussy pour « Sang chaud », paru chez Gallimard.

- La revue **Afrique**, dont le 1^{er} n° paraît en 1924 et le dernier en 1955.

Une nouvelle fois, la guerre, la seconde guerre mondiale cette fois, viendra interrompre l'essor de ce mouvement tandis qu'un autre courant se fait jour avec **l'École d'Alger** à laquelle les noms d'écrivains comme Gabriel Audisio, René-Jean Clot, Emmanuel Roblès ou Albert Camus sont restés attachés. Pomier reprochera à ce courant nouveau de diluer l'identité algérienne dans un méditerranéisme impersonnel et trop large.

Mais notre propos est l'Algérianisme et nous y revenons.

Dans les années 20 et 30, nos écrivains algérianistes se retrouvent régulièrement au Café Grubber, sur le Front de mer. C'est là qu'un beau jour de 1931, au cours d'une discussion entre Pomier et Randau, le mouvement trouvera son nom : Randau disait : « *Nous avons créé un genre littéraire bien à nous...* » ; « *Oui : l'Algérianisme !* » coupa Pomier en s'inspirant du titre du roman Les Algérianistes publié par Randau 20 ans plus tôt. « *Exactement !* », répondit Randau.

Le nom était né et complétait l'œuvre de structuration du mouvement.

Les Algérianistes ne rejetaient pas pour autant l'apport de Bertrand dans leur prise de conscience. Sur son rôle de précurseur, on peut, par exemple, citer cette belle dédicace que lui adressait Paul Achard à la première page de son roman « L'homme de mer » : « *A Louis Bertrand, qui nous a révélé ce pays, à nous qui y vivions sans l'avoir jamais vu !* ».

Et la transition n'a pas été aussi nette qu'on pourrait le penser. Ainsi, Randau soulignait-il la réaction du Français d'Algérie, héritier des Romains, contre « l'envahisseur arabe ». C'est presque du Bertrand !

De même, la veine algérianiste ne s'arrêta pas avec la guerre de 39-45 :

- De nouveaux écrivains l'illustrèrent encore magnifiquement, au lendemain de ce conflit, comme Edmond Brua, avec « La parodie du Cid » et les « fables bônoises », ou encore Jean Brune, ce grand écrivain injustement négligé par la critique à cause de ses idées très engagées pour l'Algérie française. « Cette haine qui ressemble à l'amour » restera, par exemple, l'un des chefs d'œuvres de la pensée et de la littérature algérienne.

- De même, on ne peut passer sous silence la grande saga algérienne écrite par Jeanne Montupet sous le titre « La fontaine rouge » ou encore « L'Algérie de papa » de Jean Bogliolo. Il y aurait matière, dans ces livres, à inspiration pour des cinéastes qui accepteraient de se débarrasser de leurs préjugés politiques et de consacrer à cette belle épopée algérienne quelque « Autant en emporte le vent français ».

En se plongeant avec honnêteté dans ces 132 ans d'histoire, ils y trouveraient de quoi faire aussi bien, et même mieux, que les Américains avec la conquête de l'Ouest !

Mais en 1954, l'insurrection éclate. La littérature devient politique et guerrière. La France redécouvre l'Algérie avant de lui tourner le dos. Dans cette période, une voix tente de s'élever au-dessus de la mêlée mais elle ne sera guère écoutée. C'est celle d'Albert Camus.

L'Algérienisme n'est pas étranger non plus à l'œuvre de Camus que l'on classe pourtant généralement dans le courant méditerranéiste .

N'écrivait-il pas dans la présentation de la revue Rivages en 1938 :

*« A l'heure où le goût des doctrines voudrait nous séparer du monde, il n'est pas mauvais que des hommes jeunes, sur une terre jeune, proclament leur attachement à ces quelques biens périssables et essentiels qui donnent un sens à notre vie : mer, soleil et femmes dans la lumière. Ils sont le bien de la culture vivante, le reste étant la civilisation morte que nous répudions. S'il est vrai que la vraie culture ne se sépare pas d'une certaine barbarie, **rien de ce qui est barbare ne peut nous être étranger.** Le tout est de s'entendre sur le mot barbare. Et cela constitue déjà un programme ».*

Un Pomier ou un Randau auraient pu écrire ces lignes !

La même année, Camus déclarait aussi : *« A ce peuple neuf, dont personne n'a encore tenté la psychologie, il faut une langue neuve et une littérature neuve. Il a forgé la première pour son usage personnel ; il attend qu'on lui trouve la seconde ».* Et il contribuera lui-même magnifiquement à l'émergence de cette littérature.

Après avoir lancé un appel infructueux à la « trêve civile » et après avoir démissionné de l'Express dont les positions étaient devenues très pro-FLN,

Camus n'hésita pas à faire scandale à gauche en déclarant à un jeune objecteur FLN, lors de la remise de son Prix Nobel en 1957 à Stockholm : « *Entre ma mère et votre justice, j'aime mieux ma mère !* ».

De même, dans un N° de la revue L'Algérieniste de 2008, Georges-Pierre Hourant a consacré un article à « Camus et l'Algérianisme ». Il y rappelle que Camus repoussait l'idée de livrer l'Algérie au FLN en lançant cet avertissement : « *Cela aurait des conséquences terribles pour les autochtones comme pour les Français* ».

Sur un plan plus littéraire, M. Hourant rappelle aussi cette phrase de Camus écrite en 1948 dans la revue Méditerranée : « *Je n'écrirai rien qui ne soit en quelque mesure lié à cette terre dont je proviens* ».

Le dernier roman d'Albert Camus, posthume et inachevé, « *Le premier homme* », paru de façon inattendue en 1994, est d'ailleurs un livre très algérieniste qui a fini de réconcilier les Pieds-Noirs avec le plus grand de leurs écrivains. Il y dépeint les petits détails de la vie quotidienne à Alger mais aussi le dur labeur des colons et réhabilite la colonisation au travers du personnage de Lucien Cormery qui ressemble fortement à son propre père.

Le petit extrait suivant de l'article de Georges-Pierre Hourant résume assez bien ce rapport entre Camus et l'Algérianisme :

« *Sans faire partie de leur groupe, Camus fut proche des Algérienistes. Il a eu avec beaucoup d'entre eux des liens d'amitié. Il n'était pas très éloigné de leurs positions intellectuelles et politiques, et l'on retrouve dans ses pages algériennes nombre de leurs thèmes.*

Et il ajoute : « *Entre les Algérienistes et Camus, il y a continuité plutôt que rupture. Son enfance et sa jeunesse, comme la leur, ont été imprégnées par l'Algérie (il y a passé les 2/3 de sa vie). Puis à l'époque du malheur, il fait, mais en vain, cet « effort d'âme » cher aux Algérienistes, pour rapprocher les communautés. Et sa mort étant survenue avant 1962, son nom restera associé pour toujours à l'Algérie française* ».

Pour en terminer avec Camus, une citation amusante, non pas de Camus mais d'un certain Nicolas Sarkozy : « *Grâce à lui, j'ai la nostalgie, chaque fois que je vais en Algérie, de ne pas être né en Afrique du nord !* »

En 1962, c'est la rupture violente, historique, affective, et l'exode d'un million de personnes.

Beaucoup de Pieds-Noirs et quelques Harkis vont écrire leur souffrance et leur déracinement.

Les acteurs de la guerre vont aussi apporter le témoignage de leur engagement pour ou contre l'Algérie française, le FLN, l'OAS, le pouvoir gaulliste.

Le temps cicatrisant lentement les plaies, les Pieds-Noirs s'attachent à sauvegarder la mémoire de leur terre natale, de leur histoire, en écrivant des milliers de livres et articles sur leur ville, village, famille, folklore, cuisine, etc...

Parmi eux, mais également parmi les Algériens de l'Algérie nouvelle, certains s'attachent à sauvegarder aussi l'authenticité de cette culture partagée, née là-bas et qui se prolongent des 2 côtés.

Ils refusent de voir mourir cet « oiseau aux ailes coupées » en 1962 (J. Soustelle). C'est ce que l'on peut appeler la renaissance de la culture algérieniste.

1) Le renouveau algérieniste ou l'Algérienisme de l'exil

Après la tourmente de 1962, on ne donnait pas cher de la survie de cette culture française d'Algérie.

Et pourtant, en 1973, un nouveau mouvement allait voir le jour : **le Cercle algérieniste**.

Mais il faut remonter un peu en arrière pour en trouver l'origine.

En effet, 10 ans plus tôt, en 1963, se créait à Toulouse l'**Amicale Universitaire Pied-Noir**. Elle réunissait une cinquantaine de jeunes pour des activités de loisirs et, déjà, culturelles (bibliothèque, conférences, expositions, journal « La Tchatche »).

C'est au cours d'une réunion de cette amicale, un samedi après-midi au café Borios, place du Capitole, que ces étudiants et lycéens, au nombre desquels j'étais, virent surgir un homme âgé, à la belle moustache blanche, lavallière au cou, cape noire sur les épaules et large béret sur la tête : C'était Jean Pomier. Il habitait à deux pas de ce café et avait eu vent de nos réunions.

Il nous parla longuement de sa vie en Algérie, du mouvement algérieniste, de ses rencontres avec des écrivains prestigieux : Camus, Montherlant, Bertrand, Randau, Georges Duhamel, Roland d'Orgelès, Joseph Kessel, etc....

Nous l'écoutions religieusement et nous lui proposâmes de revenir pour nous parler encore, dans une conférence, de cette culture d'Algérie, notre culture, dont nous découvriions la genèse.

Personnellement, je pris l'habitude de rendre visite régulièrement à Jean Pomier, le plus souvent entre deux cours à l'Institut d'études politiques de Toulouse (il habitait juste en face, Place Anatole France).

Ces visites devaient égayer un peu sa solitude car il y prenait visiblement plaisir. Son regard s'illuminait lorsqu'il se mettait à évoquer ses souvenirs, à me montrer ses nombreux livres, à m'en lire des extraits, à déclamer ses poèmes ou à répondre aux mille questions que je lui posais.

En 1969, l'AUPN s'intégrait à une grande fédération de rapatriés dont elle devint la section Jeunes, avec pour programme propre : la sauvegarde de la culture et de la mémoire.

En **Janvier 1973**, cette section Jeunes se saborda au vu de l'échec de l'unité des associations.

Mais nous ne voulions pas baisser les bras pour autant. Pendant quelques mois, avec une dizaine d'autres jeunes, nous avons continué à nous réunir et à nous interroger sur la façon de poursuivre notre action.

C'est ainsi qu'allait naître le Cercle algérieniste.

Le 6 février 1973, je me rendis chez Jean Pomier afin de solliciter son avis sur le projet qui s'élaborait.

A propos du nom à donner à ce projet, je lui fis part de mon idée de l'appeler soit « Cercle eurafricain » soit « Cercle algérieniste ».

« Malheureux ! s'écria Pomier, surtout pas Eurafricain ! Vous dilueriez votre identité ! » ; et il me relit la déclaration algérieniste : Rien de ce qui est algérien ne peut nous être étranger...

Ce sera donc le Cercle algérieniste et Pomier accepta, ce jour-là également, la présidence d'honneur de cette future association.

Dès lors, mon domicile toulousain devint le quartier général du mouvement : réunions, contacts par lettres et téléphone, réalisation d'un petit bulletin de liaison et première ébauche de rédaction d'un « Manifeste algérieniste ».

Echaudés par les déconvenues précédentes, nous adoptons **une démarche prudente** : un petit cercle culturel mais aussi militant et amical, un recrutement par cooptation, l'idée de créer, dès que possible, un centre de documentation.

En **mars 1973, nous retenons l'idée de créer de petits cercles locaux** mais sans autonomie juridique et toujours sur la base de la cooptation.

Tout en nous montrant solidaires de l'action de nos aînés concernant les revendications matérielles, nous décidons de prendre en charge, nous, **l'action culturelle et la défense de l'identité pied-noir**.

Le 14 Avril 1973, à l'Hôtel du Faisan à Limoges, c'est la création officielle du Cercle algérieniste. Cette assemblée générale constitutive réunit une dizaine de personnes.

Nos présidents d'honneur seront, successivement : Jean Pomier, Paul Belmondo, Fernand Arnaudès et Alain Mimoun.

Le 1^{er} Novembre 1973, c'est le lancement public du Cercle par un communiqué de presse largement diffusé.

Les réactions sont nombreuses et positives et les adhésions commencent à arriver. La machine est en marche.

En Avril 1974, c'est la publication du « Manifeste algérieniste » .

1000 exemplaires sont envoyés gratuitement à des personnalités, des associations et à la presse. Là encore, les réactions sont encourageantes.

(Lecture du texte central du Manifeste ??)

En octobre 1974, nous tenons notre 1^{er} congrès à St Etienne. Nous ne sommes qu'une petite cinquantaine mais nous prenons à cette occasion des décisions déterminantes : créer une revue, un prix littéraire, un centre de documentation, apporter un soutien aux familles de Harkis, organiser des conférences en région et communiquer davantage par voie de presse.

Suivront de nombreux autres congrès, avec de plus en plus de participants au fil des années. Et des cercles se créent un peu partout en France.

En Avril 1975, le 1^{er} Prix littéraire algérieniste est attribué à Jean Brune pour l'ensemble de son œuvre.

L'association des Amis de Jean brune s'intègre au Cercle.

Nous créons la Sté des éditions de l'Atlantrophe.

Le cercle a environ 400 adhérents.

La même année paraît le 1^{er} N° de la revue *L'Algérieniste*. 139 numéros de 150 pages ont été publiés à ce jour.

Le 9 Mai 1977, Jean Pomier s'éteint dans sa maison de retraite de Fronton.

Dans les années 80, le cercle est devenu un beau navire. Pour ma part, je descends à l'escale du congrès de Perpignan en octobre 1985, après 20 ans de service, et je laisse la place de président.

En 1992, lors des Rencontres du Trentenaire organisées par le Cercle de Versailles, dans un café, nous décidons de créer le Festival du Film algérieniste (le Fifal), qui vivra plus de 10 ans et permettra de découvrir ou de revoir de nombreux films bien différents de ceux que nous présentent aujourd'hui la télévision ou le cinéma.

Cette année-là, le cercle dépasse les 5000 adhérents.

Aujourd'hui, en 2010, il en a le double, il compte une quarantaine de cercles locaux et il est devenu la plus importante association de Français d'Algérie... Et pourtant « le marché » diminue car il y a de moins en moins de Pieds-Noirs. Il est capable d'organiser d'immenses manifestations, comme celle de l'hommage aux Disparus en 2007 à Perpignan (8000 personnes présentes) ou le grand forum du livre pied-noir organisé en octobre dernier à Aix en Provence et qui réunit quelques 6000 personnes.

L'Algérianisme moderne a repris le flambeau des pionniers de 1920, il s'est inspiré de leur pensée et de leurs moyens d'action mais, sur la base de cette filiation, il se veut désormais plus large dans sa conception.

Il n'est plus un simple courant littéraire mais englobe toutes les dimensions de la culture : l'histoire, ses drames humains, le folklore, la peinture, le théâtre, le cinéma.

Il ne rejette ni Bertrand, ni Randau, ni Camus, ni le Berbère Fikri.

A la défense de la culture et de l'identité, il ajoute le travail de mémoire.

En fait, les Français d'Algérie portent en eux, malgré le manque géographique, tous les éléments constitutifs d'une province française. Ce sont des « provinciaux sans province », des Algériens-français dont beaucoup souhaitent que leur province continue de vivre et de s'exprimer. C'est désormais cela l'Algérianisme.

Sur le plan littéraire, une nouvelle génération d'écrivains, tous proches du Cercle, est apparue en France : Fulgence, Augustin Ibazizen, Henri Martinez, André Rosfelder, Marie Elbe, Francine Dessaigne, Albert Bensoussan, Daniel Saint Hamont et bien d'autres.

Dans la chanson, Jean-Pax Mefret ou Jean-Paul Gavino expriment aussi l'Algérianisme à leur façon et sont venus relayer un Enrico Macias dont l'algérianité s'est un peu émoussée...

Le nombre d'expositions de peintres français d'Algérie est aussi le signe de la vivacité de cette inspiration.

Et l'Algérianisme renaît jusque dans la cuisine comme le prouvent toutes ces boulangeries françaises qui proposent désormais des Mounas pour Pâques (j'en ai vu et acheté à Revel... et elles sont excellentes !)

Alors, quel avenir pour l'Algérianisme ?

Le Cercle algérianiste se porte mieux que jamais et il a montré son aptitude à se renouveler. Il constitue le fer de lance de l'expression et de la mémoire des

Français d'Algérie. Sa revue, son centre de documentation, ses travaux sont autant de bases pour l'avenir et pour l'histoire.

Après 50 années de vie en vase clos, souvent par la force des choses, il semble (et cela me paraît souhaitable) qu'arrive le temps de l'ouverture vers l'extérieur de notre petit monde « rapatrié ».

Le travail de mémoire et de justice, la sauvegarde de notre véritable histoire, de notre culture sont, certes, une nécessité et même un devoir. Ils serviront à l'histoire et à l'éducation de nos jeunes.

Mais notre culture peut aussi rester vivante. Elle ne doit pas être un simple musée. Vivante par :

- l'expression littéraire et artistique ;
- mais aussi dans les comportements.

Nos jeunes ne seront plus des Pieds-Noirs comme nous mais ils pourront l'être à leur manière si nous savons leur inoculer nos virus et leur transmettre nos gènes culturels.

Ainsi, l'esprit pionnier, l'esprit d'entreprise, la solidarité, le goût de la vie qui caractérisent notre peuple trouveront encore à s'exprimer.

- Dans le travail (combien d'enfants ou petits-enfants de Français d'Algérie n'ont-ils pas su créer, innover, prendre des risques ?
- Dans le milieu associatif, dans le sport, le spectacle, ils sont aussi nombreux, même si on ne le sait pas toujours.

Parmi les chemins que nous leur ouvrons, celui des relations avec des communautés étrangères qui nous ressemblent peut permettre, dans le 2^{ème} cinquantenaire qui s'ouvre, d'éviter de nous scléroser dans un enfermement consanguin. Et dans ce domaine, il ne faut pas négliger les quelques voix qui, en Algérie même, commencent à s'élever pour dénoncer aussi la désinformation qui entoure notre histoire commune et défendre le patrimoine culturel que nous partageons.

Désormais, par delà la Méditerranée, des mains se tendent et des langues se délient.

Un écrivain courageux comme Boualem Sansal, qui a choisi de rester vivre en Algérie malgré toutes les menaces et les critiques dont il est l'objet, tant de la part du pouvoir algérien que des islamistes, ne fait pas autre chose que de l'Algérianisme. Je rappelle qu'il a été présent à deux reprises dans nos congrès. (En 2012, il a obtenu en Allemagne le Prix de la Paix pour son roman le Village de l'Allemand)

Un petit exemple de ce qu'il écrit:

« En un siècle, à force de bras, les colons ont, d'un marécage infernal, mitonné un paradis lumineux. Seul, l'amour pouvait oser pareil défi... Quarante ans est

un temps honnête ce nous semble, pour reconnaître que ces foutus colons ont plus chéri cette terre que nous, qui sommes ses enfants ».

Par delà les blessures de l'histoire, des amitiés se nouent, entre des personnes qui souvent n'ont pas connu les années de guerre. Beaucoup de Pieds-Noirs se rendent chaque année en Algérie, en voyage sur le lieu de leur jeunesse ou encore en pèlerinage à ND de Santa Cruz, à Oran.

Si pour beaucoup d'entre nous, ce retour en arrière reste impossible, sans doute sera-t-il plus facile pour nos jeunes et, ce faisant, il leur donnera de l'Algérie l'imprégnation palpable qui leur manque.

D'autres formes d'action apparaissent aussi, ouvertes sur d'autres histoires et d'autres communautés que celles d'Algérie car elles ont des points communs: Ainsi, des liens se sont tissés avec des associations acadiennes ou avec des Chrétiens du Liban et à la solidarité entre Pieds-Noirs a succédé celle avec d'autres communautés.

Par exemple, l'association Sos Outre Mer a apporté une aide matérielle et morale à des familles de Harkis, mais elle aide aussi depuis 18 ans un orphelinat chrétien au Liban.

On peut dire que c'est aussi une forme nouvelle d'Algérianisme, fondée sur la reconnaissance de liens entre des peuples qui ont reçu les apports culturels de la France et de l'Orient

Par ailleurs, en France, quelques écrivains, réalisateurs, journalistes, certes encore peu nombreux et souvent très jeunes, commencent à porter un autre regard sur l'histoire. Quelques rares émissions de télévision, programmées à dessein en pleine nuit, nous en ont donné la preuve.

En cette année du Cinquantenaire, malgré le flot habituel de la désinformation, nous avons pu enfin découvrir quelques images du 26 mars et du 5 juillet 62 ainsi que du martyr des Harkis.

Même si la route est encore longue, ce sont là des éléments importants pour que les jeunes générations regardent notre passé de façon décomplexée.

Des groupes d'enfants de Pieds-Noirs se créent de façon spontanée sur les réseaux sociaux ; C'est l'un d'entre eux qui a récemment créé la Librairie pied-noir sur Internet. Ils ne sont pas tous aussi indifférents qu'on pourrait le croire mais leur vie n'est pas la nôtre et il faut leur laisser le temps d'ouvrir leur coquille ! (Exemple de Georges-Marc Benamou après le décès de son père).

On ne peut pas savoir avec certitude ce que sera notre avenir mais ces quelques signes sont porteurs d'une nouvelle étape dans l'évolution de cette culture.

On peut dire que :

- Les années 60-70 furent celles des difficultés matérielles, de la réinstallation ;
- Les années 70-90, celles du réveil culturel algérieniste;
- Les années 2000, celles de la maturité et de l'ouverture.

Ce qui est certain, c'est que l'Algérienisme s'exprimera autant que vivra la communauté française d'Algérie, c'est-à-dire les Pieds-Noirs et leurs descendants, pour peu qu'ils demeurent conscients de leur identité.

Lorsque nous avons créé le Cercle, certains nous ont dit que c'était peine perdue et qu'après le règlement des problèmes matériels des « rapatriés », la page serait définitivement tournée et les Pieds-noirs se fondraient dans la population française.

Or, non seulement le Cercle algérieniste a connu un succès croissant mais il a supplanté toutes les autres associations de Français d'Algérie et a suscité des vocations puisque d'autres associations culturelles se sont créées.

Pourquoi cela ?

Sans doute parce qu'il s'est centré sur l'essentiel : la culture, l'identité, la mémoire, l'affectivité.

On a dit que « la culture c'est ce qui reste quand on a tout oublié ».

En tout cas, on peut dire que l'Algérienisme, c'est l'âme de la communauté pied-noir... Or seule l'âme ne meurt pas !

Elle survivra à travers nos descendants et tout ce que nous leur aurons légué, comme une province française originale et fière, errante mais vivante.